

partisanes ou suivantes

ou

les femmes dans le processus révolutionnaire portugais

• article

• in "Actual développement"

n° 12, mars-avril 1976, p. 10-14

(+ version anglaise)

mars 1976

MARIA DE LOURDES PINTASILGO

PRIMEIRO MINISTRO

Fundação Cuidar o Futuro

PARTISANES OU SUIVANTES



*Que produire? Pourquoi? Comment?
Qui l'aurait su mieux que
les paysannes, les ouvrières,
les consommatrices — femmes
apparemment sans voix —
proie facile de tous les aiguillages
économiques?*

Fundação Cuidar o Futuro

Maria de LOURDES PINTASILGO

Ingénieur en génie chimique,
Responsable internationale du mouvement
féminin chrétien Graal,
Ministre des Affaires sociales dans les
deuxième et troisième gouvernements
provisoires (juillet 74 - mars 75),
Ambassadeur du Portugal
auprès de l'UNESCO à Paris.

L'enjeu de la révolution portugaise pour les femmes, telle que je la percevais au lendemain du 25 avril se résumait en quelques questions très simples, relevant toutes de la liaison possible et nécessaire entre socialisme et féminisme.

D'abord, s'agirait-il d'un projet bien planifié, technocratique au besoin, dont nous soupçonnions les limites et l'emprise des modèles étrangers ou, au contraire, s'agirait-il d'un véritable soulèvement du peuple où les mots quotidiens de pain, maison, santé, emploi, détente, bonheur, que les femmes connaissent et savent manier mieux que leurs partenaires, auraient pour une fois droit de cité?

En allant plus loin : cet événement tout neuf qui venait de se produire allait-il s'estomper dans la compétition pour le pouvoir, dans les pourparlers des militaires et des hommes politiques, dans une grande épreuve de force toute masculine ou, au contraire, amènerait-il une possibilité unique de cohésion où l'on puiserait l'élan et l'imagination pour créer des structures nouvelles et changer la société de fond en comble?

Cette question ne pouvait que déboucher sur une autre à laquelle seules les femmes (chacune de nous, toutes ensemble) pouvaient répondre ; allions-nous devenir les instruments dociles des nouveaux appareils du pouvoir, accepter au fur et à mesure des besoins (une nouvelle forme du marché de l'emploi) et mimer la société des hommes ou voulions-nous, étions-nous des partenaires égaux, capables d'introduire dans le processus des éléments nouveaux, découlant de notre propre expérience et savoir de femmes, et collectivement aider à bâtir une nouvelle société de femmes et d'hommes libres?

Ces questions ne sont pas nouvelles. Je vais tenter d'apporter ici une synthèse à partir d'une expérience personnelle et limitée.

Développement ou libération ?

Dès le début de la révolution, les « plans » se succédèrent, les uns plus réalistes, que d'autres, mais tous porteurs de l'économie comme axe fondamental, et suivant la trilogie « économie-technologie-progrès ». Il n'y a eu qu'une ou deux petites percées — introduites, d'ailleurs, par des femmes — essayant d'encadrer l'économie dans le projet social. Nous avons parlé de droits sociaux, de transformations qualitatives qui n'auraient pas pesé trop lourd dans le budget. Nous avons vainement essayé de dépasser le support idéologique du développement qui engendre les dépendances dont chaque société, au fur et à mesure qu'elle sécrète ses nouvelles formes, devient plus consciente et veut se libérer.

Pour cet échec ? Beaucoup de raisons seraient nécessaires pour une analyse adéquate. Deux retiendront notre attention.

Il ne s'agissait pas, en fait, du développement conçu en termes traditionnels. La grande montée populaire qui explosait partout dépassait les simples revendications salariales, mais exprimait un désir collectif de renverser l'ordre économique et social établi. Si l'on pouvait parler de développement, il ne saurait être question à ce moment-là que de concepts tels que le groupe Lebrét les a définis : « la capacité qu'a une société de faire face, de façon créatrice, à sa propre évolution historique ».

Cela, les femmes étaient en mesure de le comprendre et, en fait, elles l'ont compris. Il s'agissait d'un véritable mouvement de libération dont les femmes sentaient, dans leur condition même, les résonances les plus profondes.

C'est vrai qu'une grande masse des femmes paysannes était analphabète, marginalisée par l'élite intellectuelle ou technocratique. Au Portugal, comme un peu partout, les femmes sont une main-d'œuvre de réserve avec laquelle l'économie peut jouer à n'importe quel moment. Mais ayant appris avec leur expérience millénaire que toute naissance suppose une gestation, les femmes reconnaissent l'instant de cette naissance et sont souvent les premières à dénoncer l'injustice, à secouer le système « modernisant » où l'on pouvait si facilement s'enliser. Leurs vocabulaire est sûrement réduit, leur scolarité minime ou non-existante mais elles savent dire

le mot libération et vivre sa réalité. Cependant, elles ne sont pas écoutées, elles sont (comme le dit si profondément le rapport de la FAO pour la Conférence du Mexique 74), « socialement invisibles ».

Une autre remarque s'ajoute à celle-là. Parce que la libération était une mouvance de toute la société, qu'elle était en train de délier celle-ci de ses mythes et de faire jaillir l'originalité même du peuple, elle était gênante pour beaucoup. Il aurait donc été plus facile de s'en tenir aux manuels classiques de tous bords, les uns plus techniques, les autres plus politiques.

En effet, il fallait changer non seulement les rapports de production mais les buts mêmes de la production. Que produire ? Pourquoi ? Comment ? Qui l'aurait su mieux que les paysannes, les ouvrières, pour ne pas parler des femmes apparemment sans voix, les consommatrices, proie facile de tous les aiguillages économiques ? Nos paysannes ne constituaient pas seulement le gros pourcentage de la main-d'œuvre agricole. Une guerre coloniale de treize ans et une émigration masculine issue surtout de la campagne pauvre ont fait de ces paysannes des « femmes d'affaires » qui connaissent leurs métiers et sont capables d'établir à l'échelle de leur région, les priorités authentiques de la production agricole et alimentaire. Nos ouvrières (remplissant presque totalement les effectifs du textile, de la confection, des industries alimentaires et de l'électronique) ont été parmi les premières à dénoncer l'esclavage de notre XX^e siècle planétaire; dans leur lutte, elles ont mis radicalement en question les firmes multinationales sans connaître le débat international qu'elles soulevaient.

C'était pourtant une occasion de dépasser le développement pour accéder à la libération, de secouer la dépendance pour entrer dans l'interdépendance. Y en aura-t-il d'autres ?

Démocratie ordonnée ou révolution ?

Le 25 avril était cette espèce de fête spontanée, de fraternité retrouvée où tout semblait renaître. Mais comment allait-elle se définir, cette société nouvelle ?

On parlait alors beaucoup de la « jeune démocratie portugaise », « d'apprentissage de la démocratie ». Or ces

catégories politiques sont complètement balayées dans un moment révolutionnaire. Il ne s'agissait pas du renversement d'un gouvernement ni même de changement de régime. L'enjeu était « universel, global et radical ». Nous avions partie jouée avec une complexité de mouvements sociaux dont chacun serait, par lui-même, générateur d'une révolution avec sa logique interne.

Mais vite, trop vite, avant qu'une telle analyse ait été esquissée, a commencé « le jeu de cartes qu'un roi fou a inventé » — cet arbitraire du pouvoir que Claudel a si poétiquement dénoncé. La lutte pour le pouvoir, la « sloganisation » des grands buts à atteindre, l'effritement de l'unité s'installaient comme expressions inévitables de la marche vers la démocratie.

Dans la radicale mise en question de la société, les femmes n'étaient pas muettes. Leur apparente soumission avait disparu. Les femmes ont participé, de façon frappante, aux tentatives d'extrême-gauche, celles qui mettaient le plus en cause tout le système.

Mais souvent, l'enthousiasme révolutionnaire des femmes était imbibé de ce romantisme même avec lequel leur condition de femmes avait été couronnée. Il n'amenait pas à des propositions concrètes, à des buts précis, à des stratégies cohérentes, à une persévérance dans l'action entamée. On voulait autre chose mais on piétinait dans de vieilles habitudes. On voulait tout changer mais on minimisait ce petit geste à portée de la main qui serait détonnant dans le système. On voulait libérer la société de toute domination, mais on avait de la peine à se conscientiser soi-même et à sortir de son aliénation de femme. On voulait des rapports nouveaux où « l'homme ne soit plus l'opresseur de l'homme », mais on gardait pour le bon moment la ruse, cette arme éternelle qui nie du dedans la liberté même de la femme.

Les limites étant esquissées, il reste à étudier tout ce que les femmes ont exprimé pendant ces deux ans. Parfois, en regardant des reportages de télévision pris sur le vif, je ne pouvais m'empêcher d'écouter avec étonnement ce déferlement de la parole chez les femmes. Tout un programme y était qui aurait, en fait, changé la société. Mais qui les écoutait ?

Et au moment où la révolution s'est traduite en lutte pour le pouvoir, une grande masse de femmes s'en est



Instruments dociles des nouveaux appareils du pouvoir, main-d'œuvre d'appoint.

désintéressée. On avait trop de rêves pour qu'ils puissent se caser quelque part. Il fallait accepter pendant un temps cet envahissement quotidien, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, de la vie par le politique, reconnaître la portée collective et publique de toute action.

J'ai l'impression — ce n'est pas une analyse ni même encore une opinion — qu'à partir de ce moment a commencé à fonctionner le frein conservateur des femmes. On leur avait parlé de démocratie et de tous ses bienfaits et voilà que le prix de tout ce qui était essentiel augmentait. On leur avait dit que c'était une politique de vérité, mais la vérité peut-elle résister à la faim, à la pénurie, à la lenteur languissante des services publiques? Leur belle révolution, les femmes l'ont vue ainsi se réduire à une lutte tenace pour la survie quotidienne. Faut-il s'étonner si elles s'en méfient maintenant?

Les femmes, une force d'appoint ou une énergie nouvelle?

Suis-je en train de dire que les femmes ont plutôt subi les sursauts de la révolution qu'agi sur son déroulement? Ma réponse est ambiguë, car c'est oui et non.

En effet, les femmes ont contribué aux changements de la société par leur présence engagée. Dans un pays comme le Portugal où le pourcentage d'hommes et de femmes diplômés par l'Université par rapport, respectivement, à la population active

masculine et féminine est exactement le même (1,2%), les femmes ont été prises dans ce mouvement social global, et souvent à des postes-clé (car, contrairement à ce qui arrive dans des pays hautement industrialisés, une fois dépassé le seuil de l'éducation universitaire on ne peut plus parler de discrimination à l'encontre des femmes).

On a vu les femmes à tous les carrefours du changement social. Elles ont mené le combat à côté des hommes; elles ont occupé des locaux de travail pour y installer un contrôle ouvrier dont elles sentaient le besoin

de par l'injustice dont elles étaient victimes sans (heureusement!) avoir leurs têtes remplies de théories toutes faites; elles sont venues dans la rue pour manifester, le temps d'une pause entre leurs deux métiers — les responsabilités professionnelles et les responsabilités familiales; elles ont été pour beaucoup dans l'enracinement des partis dans toutes les couches sociales car, pour la première fois, le politique semblait devenir l'affaire de tout le monde et entrer à la maison par la porte, les fenêtres de la télévision et des journaux; elles se sont rebellées au marché contre ceux qui vendaient à

On avait trop de rêves pour qu'ils puissent se caser quelque part...



des prix spéculatifs. Oui, on aurait pu parler d'une égalité des hommes et des femmes dans la révolution.

Et pourtant, cette image n'est pas vraie totalement. Car les femmes ont été aussi utilisées, manipulées, pour servir les buts que les mandarins de toute tendance se sont assignés. Un exemple : des femmes, dans une entreprise agricole à direction collective, sont interviewées pendant que, couchées sur le sol, elles recueillent les olives que le chef de l'équipe (un homme, naturellement!) fait tomber de l'olivier qu'il secoue, debout, tout à son aise. On leur demande ce qu'elles pensent du changement dans leur travail, du départ du patron latifundiaire, de la direction collective. Deux remarques me reviennent en tête : « ah, oui, maintenant on a tous le même salaire : tous les hommes 190 escudos, toutes les femmes 140 escudos ! »... Et une autre : « oui, c'est vrai, c'est bien différent, jusqu'à l'occupation on avait un patron, maintenant on en a huit... »

Ce n'est peut-être qu'un épisode mais il révèle qu'à l'intérieur même de la révolution, les femmes ont été une force d'appoint importante mais que l'égalité n'a joué réellement qu'à des moments précis, tels que les élections (le sexe de l'électeur n'étant pas marqué sur le bulletin de vote!), les grandes manifestations — point-clés des changements d'aiguillage. Mais dans les grands moments de crise politique, les négociations « au sommet » se passaient toujours entre hommes. Au début cela paraissait naturel, étant donné que les forces armées détenaient constitutionnellement le pouvoir suprême. On disait parfois en riant qu'à l'institutionnalisation des forces armées en tant que pouvoir correspondait l'institutionnalisation de la marginalité des femmes par rapport aux grands centres de décision...

Et graduellement, les grands partis ont suivi la même voie. Les grands partis portugais ont, dans leurs rangs, des femmes tout à fait exceptionnelles dont la vie a été toute entière consacrée à la conquête des libertés pour notre peuple. J'ai eu l'occasion d'en connaître personnellement quelques-unes et de travailler avec elles. Comment se fait-il que les interventions de ces femmes n'apparaissent pas dans la politique de leurs partis? Je sais bien que je touche ici un problème universel. Jusqu'à présent aucune révolution — masses travailleuses contre la bourgeoisie, peuples de couleur contre la domination des



Elles ont mené le combat à côté des hommes mais les négociations « au sommet » se passaient sans elles.

blancs, jeunes contre la société façonnée par les adultes — n'a été en mesure de dépasser l'héritage socio-culturel et les rapports homme-femme.

Découvrir et se découvrir

Cependant, dans ce jugement un peu sévère, je veux introduire mon espoir réel. Aucune révolution n'est terminée; car ou bien la révolution engage les femmes à égalité avec les hommes ou elle n'est pas une révolution. Aux femmes de dépasser consciemment la tâche qui leur est assignée de force d'appoint pour introduire dans la société une énergie nouvelle. Le jour où les femmes découvriront que leur grandeur même n'est pas mesurée par leur capacité de « faire le même travail que les hommes » mais par leur courage de faire différemment ce même travail, nous serons à l'aube d'une nouvelle étape de la vie de l'humanité.

Tout ce que je viens d'écrire se réduit essentiellement à une constatation et à un défi. Si je les exprime à partir de mon expérience portugaise, j'y reconnais en même temps l'enjeu universel. J'ai vérifié que si les femmes deviennent vite de « fidèles partisans », prêtes à jouer le jeu qu'on leur propose, c'est qu'au fond elles n'ont pas entamé leur propre révolution.

Que s'est-il passé au Portugal à cet égard? Deux groupes de racines socio-économiques distinctes ont mis l'accent sur l'oppression des femmes. Ce fut, d'un côté, les grandes masses travailleuses. Ces femmes, qui passaient leurs journées de 9 heures à l'usine en répétant des gestes mécaniques et qui rentraient épuisées le soir à la maison pour recommencer une autre journée de travail, savaient que quelque chose n'allait pas. Du moment où les plus engagées dans la révolution ont reconnu dans leur vie qu'elles étaient utiles aux « conquêtes démocratiques », mais qu'elles devaient laisser la démocratie sur le pallier de leur maison, un lent mouvement souterrain a commencé. Ces femmes ouvrières ont découvert ce que nos trois écrivains célèbres, « les trois Maria », avaient dénoncé déjà avant la révolution : « Les hommes se divisent en hommes et en seigneurs. Mais des femmes tous les hommes sont seigneurs » (1).

Un autre groupe faisait une démarche similaire, mais par voie analytique et intellectuelle : les femmes journalistes et un bon nombre de femmes diplômées de l'Université. Ce groupe socio-culturel a saisi, dès le début de la révolution, la profondeur des questions qui étaient posées. Leur passé de réflexion et d'analyse sociale les amena à reconnaître dans l'élimination de l'oppression des femmes un des nœuds d'une révolution véritablement universelle. Ce qui se passait au fil des jours, la succession ininterrompue des événements, l'impossibilité presque totale de se faire entendre (par exemple, les femmes journalistes avaient d'énormes difficultés à faire passer leurs articles), les confirmaient dans la conviction qu'elles avaient une immense tâche devant elles.

De « fidèles partisans » ou des agents subversifs?

Il ne s'agissait pas d'une « libération » des femmes en termes de luxe intellectuel bourgeois mais plutôt de réalités bien concrètes.

Il fallait en finir avec l'exploitation accrue des femmes dans le travail professionnel : différenciations salariales, possibilité réduite d'accès aux postes de responsabilité, exclusion presque totale des centres de décision, volant de main-d'œuvre dans le

(1) *Nouvelles lettres portugaises*. — Maria Isabel Barrero, Maria Teresa Horta, Maria Velho da Costa, 1974. Ed. du Seuil, p. 69-70.

marché du travail pour les périodes de chômage, enfin, tous les maux que connaissent les femmes dans tous les pays... Il fallait repenser autrement le travail non rémunéré à la maison — tant au niveau de la répartition des tâches ménagères entre hommes et femmes qu'au niveau du leurre que représentent tous les gadgets électro-domestiques rendant les femmes esclaves de nouvelles opérations automatiques. Il fallait voir de plus près la signification et le contenu de la vie communautaire dans la famille et la redécouvrir dans une perspective plus large (encadrée dans d'autres rapports) et plus profonde (liens d'affection et non d'habitude). C'était, en fait, la famille nucléaire isolée, où les enfants sont coupés du contact avec les vieux, où l'on se côtoie sans se partager la vie, qui était en cause. Il fallait aussi parler ouvertement de la sexualité dans une optique d'humanité tout autant que de rationalité et en dégager les conséquences : en finir avec la femme-objet et la femme-poupée pour que s'établissent des rapports entre personnes; dénoncer tout ce qui est ex-

ploitation de la femme dans sa sexualité, esclave utilisée et abandonnée en proie à la solitude devant de grandes décisions concernant le droit à la vie.

Il fallait rompre le cercle mère-enfant de façon créatrice, non seulement pour que la femme puisse « faire autre chose », mais pour qu'elle ne devienne pas, à son insu, mère possessive engendrant de nouveaux tyrans qui à leur tour deviendront dominateurs. Il s'agissait de trouver des moyens pour que la collectivité prenne en charge tout ce qui découle d'une maternité choisie pour qu'elle soit librement vécue.

Il fallait créer des modes nouveaux d'existence communautaire où les femmes ne portent plus toutes seules la responsabilité de tâches de soins aux malades, aux vieillards, aux handicapés, et où des institutions collectives puissent prendre en charge ces services et ceux qui soulagent les femmes.

Il fallait rompre le cercle mère/enfant pour qu'elle ne devienne pas à son insu mère possessive engendrant de nouveaux tyrans.

Les femmes de ces deux groupes se sont ainsi rencontrées dans leurs aspirations. Je crois que le phénomène souvent décrit par Edgar Morin comme fusion entre l'onde large et l'onde de choc a eu dans ce cas une expression réelle. Deux mouvements sociaux, différents à l'origine et s'exprimant différemment, vont se renforcer et se fondre dans une même réalité sociale. On peut ainsi parler des femmes comme d'une classe bio-sociale traversant les distinctions rurale/urbaine, salariée/cadre, travailleuse manuelle/travailleuse intellectuelle.

Est-ce que cette réalité est déjà présente? Bien sûr que non. Elle émerge à peine, un des freins les plus puissants étant le mécanisme, si connu chez les femmes de jouer double jeu — la femme affranchie de ses servitudes là où cela lui convient, la femme soumise quand cela devient plus confortable. C'est donc à l'intérieur même de la classe bio-sociale des femmes qu'un processus de véritable autodétermination est nécessaire. Ce processus n'est pas, à mes yeux, un à-côté par rapport au processus révolutionnaire mais plutôt un élément-clé de ce processus. Pourquoi?

Parce que si les femmes vivent leur propre libération et savent trouver la liaison profonde entre leur propre oppression et l'oppression de toute une société, c'est le type même de société qui est mis en cause. C'est la seule chance pour qu'en fait tout soit restructuré de fond en comble. Car la servitude des femmes touche à la qualité de la vie, aux grandes questions de la liberté réelle (et non seulement formelle ou juridique) de tous les hommes, au style de rapports dans la société, au pourquoi et au comment, au sens et à la forme de tout comportement politique. C'est pourquoi les femmes qui s'en prennent ainsi à la révolution représentent, sans le désirer, un pouvoir subversif, non pour renverser « le » tyran mais pour détruire les mythes et les mensonges et nous amener à une société neuve.

Leur « pouvoir » ne sera plus un pouvoir mais une expression de culture, de récréation de la vie et de ses expressions. C'est à ce moment-là qu'elles pourront dire : « ...Nous appellerons enfants les enfants, femmes les femmes et hommes les hommes. Nous appellerons un poète pour gouverner la cité... » (2). ■

(2) in *Nouvelles lettres portugaises*, p. 73.

